

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'instant même

Trente ans de bonnes nouvelles

Sébastien Lavoie

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2015). L'instant même : trente ans de bonnes nouvelles. *Lettres québécoises*, (159), 60–61.

Trente ans de **bonnes nouvelles**

Avec d'autres, L'instant même a donné ici ses lettres de noblesse à un genre littéraire toujours considéré comme mineur. Entretien bilan avec l'un des fondateurs de la maison, Gilles Pellerin.

Aux origines de L'instant même, un quatuor : Gilles Pellerin, Marie Taillon, Jean-Paul Beaumier et Denis LeBrun. Les trois premiers étaient de grands amateurs de nouvelles alors que le dernier était un lecteur plus généraliste. Tous avaient de l'expérience en ce qui avait trait à l'édition.

Anthropologue, Marie Taillon avait acquis la sienne à la revue *Anthropologie et sociétés*. Jean-Paul Beaumier était membre du comité de lecture de la revue *Estuaire*, où officiait aussi Gilles Pellerin qui, de plus, travaillait pour la revue *Les auteurs québécois* et collaborait à *Nuit Blanche*. *Nuit Blanche* qu'avait cofondée Denis LeBrun, également cofondateur de la librairie Pantoute.

Avant de fonder avec ses collègues L'instant même, Gilles Pellerin a d'ailleurs occupé la fonction de libraire à cette librairie tout en jouant le rôle de commentateur du livre dans les médias électroniques. La somme de ces expériences lui a permis de voir comment s'articulait tout ce qui venait en aval du métier d'éditeur.

Dans mon cas, il y avait superposition de différentes facettes du monde du livre et il y avait une conjonction d'expertises [avec les autres fondateurs] dont on pouvait espérer faire une somme convenable, et c'est comme ça qu'on a créé en mai 1985 L'instant même.

Le 15 mai 1986 paraît le premier livre, *Parcours improbables* de Bertrand Bergeron, un livre sollicité par l'éditeur : « J'ai toujours trouvé qu'on avait commencé très fort avec un ouvrage qui reste un des beaux livres de notre répertoire national. »

Un succès rapide

Le succès est arrivé rapidement :

Dès le début, nos livres étaient abondamment commentés parce qu'on arrivait avec des propositions qui n'avaient pas eu leur équivalent auparavant.

À l'époque, et jusqu'à ce jour d'ailleurs, aucune maison d'édition francophone n'avait eu l'idée de miser exclusivement sur la nouvelle (la maison s'est ouverte plus tard au roman et à l'essai), et ce genre n'avait pas encore été dépoussiéré. « On disait alors que la nouvelle était réaliste et le conte, fantastique. »

La nouvelle génération que représentaient les fondateurs vouait à cette époque une admiration sans bornes envers la littérature hispano-américaine. « Ne serait-ce que du côté de l'Argentine, il y avait des nouvellistes



GILLES PELLERIN

de très haute tenue dont on ne trouvait pas l'équivalent au Québec : Julio Cortázar, Adolfo Bioy Casares, Jorge Luis Borges... »

« En fait oui, il y avait un équivalent, un seul, mais on ne le connaissait pas quand on a créé la maison ; ç'a été un choc quand on l'a découvert. » Gilles Pellerin fait ici allusion à Claude Mathieu, qui avait publié *La mort exquise* en 1965 et qu'il republiera en 1989. Ce livre, c'était le « chaînon manquant entre la littérature hispano-américaine et la littérature nouvelle que représentait notre génération. En même temps, c'était complètement faux parce que personne ne l'avait lu. Quand on a découvert ça, on s'est dit « Merde c'est notre père et il n'y a pas eu consommation ! » »

À ses débuts, la réputation de la maison d'édition était celle d'un éditeur qui avait une approche aussi résolument formaliste que Les Herbes rouges ou La Nouvelle Barre du jour.

En son temps, Mathieu avait été très mal reçu. Et sa réédition a connu initialement le même sort avant que Québec français ait fait de ce livre le meilleur recueil de nouvelles fantastiques jamais paru ici.

La nouvelle a donc suscité au milieu des années quatre-vingt un intérêt inédit jusque-là. Intérêt qu'il serait vain d'attribuer au seul Instant même, car 1985 a aussi vu la naissance des revues *Stop* et *XYZ, la revue de la nouvelle*.

N'empêche.

À L'instant même, on a trouvé un formidable terrain vacant qu'on s'est empressé d'occuper. Les autres éditeurs n'ont pas été en reste lorsqu'ils ont réalisé qu'il y avait quantité de bons nouvellistes. On avait l'impression qu'on avait permis que quelque chose se développe.

À ses débuts, la réputation de la maison d'édition était celle d'un éditeur qui avait une approche aussi résolument formaliste que Les Herbes rouges ou La Nouvelle Barre du jour, une maison moderne qui chamboulait les divisions notionnelles, prétention « affichée comme un étendard » par les éditeurs.

Des prétentions qui limitent

Cette posture a fini par en horripiler certains. L'éditeur a constaté au fil des ans que sa réputation irritait quelques critiques, rebutait quelques personnes :

Au début des années quatre-vingt-dix, on a eu l'impression que l'étiquette liée à L'instant même devenait, au plan commercial,

absolument dévastatrice parce qu'à l'époque certaines critiques commençaient par : « Les livres que fait paraître L'instant même sont difficiles d'accès. »

Ce qui a fait dire à l'éditeur que de tels commentaires n'encourageaient pas la lecture :

C'était bien qu'on ait des propositions intéressantes, novatrices et modernes, mais si personne ne voulait lire le texte parce qu'on avait l'impression de se trouver face à une langue digne de James Joyce, on estimait ne pas avoir gagné la partie, loin de là.

L'aventure de L'instant même est née d'une « volonté de mettre de l'avant des éléments d'abord littéraires avant d'être commerciaux. C'est à l'origine une aventure esthétique, intellectuelle. » C'est pourquoi elle a publié parfois des livres d'une difficulté certaine, au potentiel commercial inexistant. Des autoprophéties « malheureusement » réalisées.

Mais on le faisait parce qu'on se disait que si l'on ne se permettait pas, personne n'allait le faire. Il fallait que sortent des livres plus difficiles. C'était aussi ça, l'état de la nouvelle.

Aujourd'hui, l'éditeur estime que l'époque n'est plus à l'exploration. « Heureusement, parce que s'il fallait toujours explorer, ça deviendrait lassant. »

Maturité

C'est en 1993 que la maison d'édition a trouvé son erre d'aller, qui ne rime pas avec maturité. Car en 1994, L'instant même s'est autorisée à publier simultanément sept livres et elle s'est alors rendu compte des limites du marché, que celui-ci est « constitué d'un nombre fini de lecteurs ». Ces publications ont donc généré les mêmes chiffres de vente à la maison d'édition, chiffres de vente répartis sur sept titres. *Annus horribilis*.

La nouvelle ne souffre pas seulement d'intéresser un bassin réduit de lecteur, elle peine aussi à intéresser une certaine critique qui « ne sait pas comment en parler ». « Plusieurs sont incapables d'en lire, alors ils sont incapables d'en discourir. » On l'avait averti dès le début : « On va toujours reprocher aux nouvellistes de ne pas avoir de souffle. » Et ce « on » ne réalisera jamais que ce que les nouvellistes perdent en souffle, ils le compensent en imagination...

L'éditeur sait pourtant que la plénitude peut s'installer en 15 pages ; que la qualité d'une histoire n'a rien à voir avec sa longueur, pas plus que l'excellence d'une peinture a quoi que ce soit en commun avec sa dimension. « Si on envisage la peinture au pouce carré, ça ne vaut rien... Dans la modernité de la nouvelle, il y a un dire court, un dire bref qui correspond à un rythme, à une pulsation de la vie moderne. » Ce qui n'empêche pas l'éditeur d'être excédé par tous ceux qui président des lendemains qui chantent à la nouvelle, car elle épouserait cette trépidante vie moderne faite de bruit et de fureur.

Déceptions

Une des grandes déceptions professionnelles de Gilles Pellerin, c'est de n'avoir pu se rendre à Lille (France). C'est qu'avec son ami Éric Briys, il avait conçu le projet bibliomobi.com : du 1^{er} octobre 2014 au 31 mars 2015, les usagers du transport public inscrits à la bibliothèque municipale ont eu droit chaque jour, par des bornes de chargement, à une nouvelle québécoise gratuite ainsi qu'à un roman-feuilleton (en l'occurrence, *Les*

L'instant même 30 ans

amazones de Josée Marcotte). Cette expérience devait servir de rampe de lancement à un projet plus vaste visant à inonder tout le marché européen, à y proclamer l'existence de la littérature québécoise.

« Pour moi, il y avait derrière ça le même esprit que celui qui a présidé à la naissance de la maison d'édition, à savoir un militantisme autour de notre littérature. » Pas de chance, à deux jours d'avis, Gilles Pellerin a été interdit de vol pour des raisons médicales : « Dans une expérience fine comme celle-là, il m'aurait fallu faire une véritable expérimentation. C'était mon prototype, j'avais besoin d'être là. C'est une des grandes déceptions de ma carrière. J'en suis extrêmement déçu. »

C'était pourtant l'occasion pour l'éditeur de tirer profit de la numérisation de ses œuvres et de prendre sa revanche sur cette Europe où l'éditeur a connu des « aventures cuisantes », Europe qui se croit encore au temps des colonies et qui a parfois refusé de le payer quand elle ne lui a pas volé « des sommes importantes » et qui le fait encore aujourd'hui s'exclamer que « nous, aux colonies, on commence à en avoir plein notre cul ! ». Le vieux lien colonial n'est jamais disparu, dira-t-il.

Le temps ne fait rien à l'affaire et il semble avoir émoussé l'enthousiasme de l'éditeur. En 2000, il était parmi les croisés de la commission Larose qui ont établi un consensus autour du prix du livre, consensus rejeté du revers de la main par le gouvernement de Lucien Bouchard et ignoré quatorze ans plus tard par le ministre Maka Kotto. Sa maison d'édition a aussi souffert du conflit opposant Dimedia et les librairies Renaud-Bray. Mais c'est sans doute l'apathie du public envers les enjeux touchant l'édition qui a le plus grugé son enthousiasme : « C'est peut-être le signe que ça n'intéresse pas grand-monde, finalement... »

Tout de même, sans surprise, l'éditeur souhaite que sa maison d'édition lui survive avec la même orientation éditoriale.

INFOCAPSULE

Même en appel, Apple est condamnée !

Depuis quelques années, les multinationales d'Internet sont condamnées pour des manquements à l'éthique. Les poursuites se multiplient, mais les Google, Apple, Amazon et autres se défendent bec et ongles en abusant des procédures légales pour gagner du temps et épuiser financièrement les instances qui les poursuivent. L'argent n'est pas un problème pour ces multimilliardaires qui ont souvent trouvé le moyen d'échapper au fisc des pays qu'ils desservent en implantant ailleurs leur siège social.

Tout est bon pour engranger ! Cette fois-ci, une cour d'appel américaine a confirmé la validité du jugement qui condamne Apple pour avoir orchestré une entente illégale avec des maisons d'édition dans le but de hausser le prix des livres électroniques alors qu'ils étaient moindres à l'origine pour la vente dans le secteur public. Cette décision fait suite au jugement rendu par la juge américaine Denise Cote enjoignant à Apple de cesser toute entente avec des éditeurs qui enfreindraient la loi sur la concurrence. Apple a donc baissé les bras et signé un accord à l'amiable en acceptant de verser 450 millions de dollars aux plaignants et à trente-trois États américains à titre de compensation pour les avoir lésés. Cette amende salée freinera-t-elle l'appétit vorace de profits d'Apple ? Les naïfs se disent que oui, mais ceux qui connaissent bien les pratiques des multinationales savent qu'elles se poursuivront longtemps encore. À suivre... (A. V.)